

Parcours de l'anthropologue Marie Mauzé dans les sociétés de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord

Entretien Jean-Luc Terradillos

# Potlatch chez les Kwakwaka'wakw



**O**riginaire de Romagne dans la Vienne, Marie Mauzé est une spécialiste des sociétés amérindiennes de l'Amérique du Nord, en particulier des Kwakwaka'wakw de la Colombie britannique. Directrice de recherche au CNRS, elle est membre du Laboratoire d'anthropologie sociale, créé en 1960 par Claude Lévi-Strauss, une unité mixte de recherche du CNRS, de l'École des hautes études en sciences sociales et du Collège de France.

**L'Actualité.** – *Qu'est-ce qui vous a amenée du collège de Civray à l'anthropologie sociale des Amérindiens ?*

**Marie Mauzé.** – Au collège de Civray, je faisais de l'anglais et de l'allemand. Pour étudier aussi le russe, je suis venue au lycée Victor-Hugo de Poitiers où j'ai passé mon bac en 1970. Je voulais devenir interprète mais, suite à un drame familial, il m'était impossible d'aller étudier à Paris, alors je me suis inscrite en fac d'anglais à Poitiers. J'ai eu la chance d'avoir Barry Hughes comme professeur. En fait, j'étais davantage intéressée par la civilisation américaine – on parlait beaucoup à l'époque du Black Power et des revendications indiennes – que par la langue elle-même. En 1974, grâce aux échanges entre l'Université de Poitiers et l'Oregon State University, j'ai pu partir aux États-Unis pendant cinq trimestres. Avant mon départ, j'avais découvert dans un livre des reproductions d'objets de la côte nord-ouest qui m'ont fascinée. J'ai donc décidé d'étudier l'anthropologie en Oregon et à mon retour en France j'ai poursuivi mon cursus à l'Université de Paris VII où enseignait Robert Jaulin. Pour payer mes études, j'étais maîtresse d'internat à Châtelleraut puis à Poitiers, au lycée Victor-Hugo.

Après mon DEA (sous la direction de Jean Malaurie), j'ai obtenu une bourse du Conseil des arts canadiens. Je n'ai pas eu vraiment le choix de mon terrain chez les

Kwakwaka'wakw. On m'a déconseillé d'aller plus au nord en raison de l'isolement des villages et des conditions de vie rudes (violence domestique, alcoolisme). Ainsi, par l'intermédiaire du Département des affaires indiennes, j'ai été accueillie dans un groupe méridional des Kwakwaka'wakw, à Cape Mudge sur l'île de Quadra. L'époque était favorable puisque venait de s'ouvrir un musée destiné à conserver les objets cérémoniels confisqués en 1922 par le gouvernement canadien, la Potlatch Collection. En outre, les Indiens – je devrais dire les Premières nations – souhaitaient qu'on mène des recherches sur leur histoire.

Après l'expérience avec Jean Malaurie, j'ai cherché un autre directeur de thèse mais les nord-américanistes sont très peu nombreux en France. Une amie de Poitiers, l'anthropologue Suzanne Lallemand, m'a recommandée auprès d'un de ses collègues africanistes du Laboratoire d'anthropologie sociale, Michel Izard, qui m'a conseillé de rencontrer Claude Lévi-Strauss. Etant à la retraite, il ne pouvait diriger ma thèse. Finalement, c'est Michel Izard qui a dirigé la thèse que j'ai soutenue en 1985, publiée en 1992 sous le titre *Les fils de Wakai. Une histoire des Lekwiltok*. En 1986, j'entrais au CNRS et au Laboratoire d'anthropologie sociale.

**Qui sont ces fils de Wakai qui pratiquaient le potlatch, cérémonie qui fascinait Georges Bataille ?**

Les Kwakwaka'wakw étaient organisés en sociétés très hiérarchisées, avec des nobles, des gens du commun et des esclaves. Grâce à la pêche, ils se sont intégrés à l'économie globale mais, au contact des Blancs, les populations ont été ravagées par les maladies. La mort d'un grand nombre de nobles a provoqué une désorganisation de la structure sociale traditionnelle et des luttes pour obtenir les positions sociales vacantes. Ainsi, le potlatch est une cérémonie qui réunit des témoins pour valider des prérogatives, des noms, des

positions au sein de la hiérarchie. En signe de défi, des biens sont distribués en grande quantité aux invités, d'autres sont détruits. Georges Bataille était fasciné par cet échange limite – don et destruction –, par cette économie de la consommation, mais c'est une vue littéraire qui ne correspond pas à la réalité.

Le gouvernement canadien a interdit le potlatch en 1884 mais sa pratique a perduré en dépit de l'interdiction jusqu'en 1921. Cette année-là, les participants d'un grand potlatch sont arrêtés. Pour ne pas aller en prison, ils abandonnent environ 450 objets cérémoniels, qui constituent désormais la Potlatch Collection. Ces objets ont été restitués en 1978 et en 1988, et réunis dans deux musées, à Cape Mudge et Alert Bay.

#### Comment avez-vous été amenée à reconstituer l'itinéraire d'une coiffure kwakwaka'wakw de la collection d'André Breton ?

André Breton avait acheté cette coiffure cérémonielle en 1965 à Jacques Kerchache. Rappelons que les surréalistes ont construit une relation imaginaire très forte avec l'art et les récits mythologiques de la côte Nord-Ouest et de l'Alaska, qu'ils jugeaient moins religieux que l'art africain. Ils avaient constitué des collections relativement importantes lors de leur exil américain de 1941-1944 qu'ils ont rapportées en France. En tout cas, Kerchache, qui souhaitait voir l'objet exposé parmi les chefs-d'œuvre du Pavillon des Sessions au musée du Louvre, m'a demandé en 1998 de l'examiner. Et j'ai découvert que son origine posait problème : l'objet avait été «soustrait» de la Potlatch Collection en 1922 par un policier indélicat puis vendu à un collectionneur américain, George Heye, fondateur du Museum of the American Indian, à New York. J'ai donc recommandé au comité d'acquisition de la mission de préfiguration (du futur musée du Quai-Branly) de ne pas en faire l'acqui-

sition pour le Louvre ; puis, à la suite d'un dossier que j'avais constitué sur l'histoire de cet objet début 2003 quelques mois avant la vente Breton, Aube Elléouët, la fille d'André Breton, a décidé de restituer la pièce. Ainsi, en septembre 2003, j'ai accompagné, avec d'autres amis, Aube et sa fille, Oona, au U'mista Cultural Centre d'Alert Bay. Une cérémonie de restitution a été organisée au cours de laquelle Aube a reçu le nom U'ma qui signifie «femme noble» en kwakwala.

#### L'anthropologue peut avoir mauvaise conscience ?

On ne fait plus d'anthropologie comme pendant la période coloniale, ni même comme il y a trente ans. On doit travailler avec les communautés et offrir le résultat des recherches, ce qu'on appelle le «rapatriement du savoir». C'est un travail exigeant et difficile à mener. Imaginez qu'un anthropologue vienne vous poser toutes sortes de questions sur votre famille, sur tout ce qui fait votre culture ancestrale... Pour ma part, j'en serais incapable au-delà de mes grands-parents.

Chez les Kwakwaka'wakw, j'ai participé à l'élaboration d'une mémoire locale et désormais mes travaux sont utilisés dans le processus de négociation des traités. Et récemment, ils ont été produits lors d'un procès qui opposait deux groupes Kwakwaka'wakw au sujet d'un litige de droit de propriété sur une réserve. ■



Marie Mauzé et Marine Degli, *Arts premiers. Le temps de la reconnaissance*, Découvertes Gallimard/Réunion des musées nationaux (nouvelle édition juin 2006).

Masque des Indiens Nuu-chah-nulth (Nookta), île de Vancouver, côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Bois et pigments, restes de touffes végétales. Collections du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H. 2224). Acquisition en 1952. Ce masque est montré dans un rituel initiatique appelé loqwon au cours duquel est mis en scène l'enlèvement d'un novice par un loup qui lui inculque des savoirs ancestraux.



Le chef Bill Cranmer tenant la coiffure cérémonielle, Andrea Sanborn, directeur de U'mista Cultural Centre, et Aube Breton-Elléouët. Alert Bay, 21 septembre 2003. Photo Pierre Amrouche.